

L'ARCHITECTURE POPULAIRE ANCIENNE A LOMÉ

Il y a des trésors cachés à Lomé, des merveilles que l'on regarde tous les jours, et que l'on ne voit pas, qu'on laisse se dégrader sans y prêter attention et que nul n'a encore songé à mettre en valeur. Il s'agit d'un patrimoine d'architecture populaire d'une qualité exceptionnelle, que l'on ne sait plus apprécier, et qui en meurt, car les choses, comme les êtres, dépérissent de n'être plus aimées.

On commence enfin à s'intéresser aux constructions publiques anciennes, aux vieux bâtiments coloniaux, que, il y a peu de temps encore, on laissait détruire sans remords. Mais il y a eu aussi, à Lomé, toute une création architecturale par et pour les habitants eux-mêmes, qui fait la singularité de la ville et la richesse étonnante de ses vieux quartiers. Dans les seules parties antérieures à 1945 (celles situées à l'intérieur du Boulevard circulaire, ainsi qu'Hanoukopé, loti en 1928 et 1934), une observation systématique relève environ 400 maisons ayant un minimum d'intérêt : un joli détail, un porche élégant, des proportions heureuses, ou tout cela à la fois... Il règne ainsi dans ces vieux quartiers une harmonie de formes et de couleurs -en particulier l'ocre-rose et le sable (1)- que les dégradations actuelles n'ont pas encore fait disparaître.

Cet habitat populaire de qualité est, bien sûr, le reflet d'une histoire sociale, celle de la société citadine des villes de cette partie du Golfe du Bénin, d'Accra à Lagos : une bourgeoisie africaine dynamique depuis au moins deux siècles, enrichie par le commerce et très ouverte aux influences extérieures, qui incarne sa réussite sociale dans de belles maisons, dont chacune se doit d'être originale, car elle est la marque de la personnalité de son fondateur. A Lomé, la plus récente de ces villes marchandes (née seulement en 1880), ces grands notables, originaires des côtes voisines (2), se devaient de marquer spectaculairement leur réussite, qui est celle de la cité elle-même. De plus, Lomé est la seule ville de la côte où viennent confluer trois

(1) Alors qu'Accra, par exemple, pratique beaucoup les bleus, les verts, les rouges... : chaque ville a ses couleurs spécifiques.

(2) Anlo venus de l'ouest, qui fuyaient la colonisation de l'Angleterre mais non sa civilisation, et Mina (au sens très large) venus de l'est, des vieilles cités marchandes d'Aného, Agoué, Agbodrafo, qui arrivèrent plus tard, quand la capitale du Togo fut transférée d'Aného à Lomé, en 1897. Sur les 60 propriétaires-fondateurs des maisons ici présentées, 59 ont été identifiés : 32 Mina dont 19 commerçants, 8 fonctionnaires et 5 commerçants, 16 Anlo (14 commerçants), 5 Nago -on en trouvera la définition plus loin- dont 3 artisans, et 6 autres (Ewé de l'intérieur, Adja, Akposso), à égalité fonctionnaires et commerçants.

traditions architecturales bien différentes, à l'histoire fort singulière que l'on doit expliquer ici.

La première, chronologiquement, et la moins importante n'est qu'une transposition de l'architecture coloniale européenne, avec de larges vérandas de bois ouvragé (vraisemblablement importées préfabriquées d'Allemagne), belles demeures qui étaient en fait souvent louées à des Européens des firmes commerciales. On voit, sur les photos d'époque, ces constructions à étage dominer une mer de toits de paille (la ville est encore pour l'essentiel bâtie de cases rurales, mais avec des pentes plus fortes que de nos jours). Ils n'en subsiste que deux (3), ainsi que quelques bâtiments plus sobres, qui conservent la majesté des grandes maisons d'Aného et d'Agoué, dont leurs fondateurs sont d'ailleurs originaires.

Ce sont là les réalisations de certains des personnages les plus marquants de l'histoire de la ville, ces commerçants enrichis, qui couvrirent aussi de vastes plantations de cocotiers les alentours de la ville -ils aimaient à se dire "planteurs"- où ils avaient aussi de belles maisons. L'occupation française en fit, à partir de 1922, les membres du "conseil des notables", une institution consultative très originale, qui consacrait la réussite sociale de cette bourgeoisie côtière, fondatrice de la ville.

Le second modèle loméen, qui s'impose après la première guerre mondiale, et que l'on appelait alors le "style Porto-Novo", est dérivé du baroque portugais du Brésil. En effet, à partir de 1835, quelques milliers d'esclaves libérés dans la région de Bahia ont commencé à être rapatriés en Afrique, à Lagos et à Porto-Novo en particulier, car beaucoup étaient d'origine yoruba. Certains devinrent de riches marchands ; d'autres restèrent artisans : maçons, menuisiers, décorateurs... L'argent des uns et le savoir-faire des autres (4) ornèrent ainsi Lagos et Porto-Novo de constructions superbes, en particulier de somptueuses mosquées baroques, bien surprenantes pour qui ignore cette partie de l'histoire africaine.

Commerçants et artisans, au cours du XIXème siècle, glissèrent le long de la côte vers l'ouest : Ouidah, Grand-Popo, Agoué, Aného (5), en épurant progressivement les formes, de plus en plus simples, et surtout les décorations de stuc, devenues très discrètes.

A Lomé, certaines de ces maisons ont gardé une allure encore très portugaise, avec leurs courbes et contre-courbes pleines de fantaisie et de gaité, mais d'un plan en général fort simple, tirant sur le carré, avec parfois une abside ou une aile en angle droit.

(3) Bien conservées : les maisons d'Octaviano Olympio ou de Patrick Seddoh ont été trop défigurées pour apparaître dans cet album.

(4) En particulier les "Nago", restés musulmans malgré une forte imprégnation culturelle portugaise, qui peuplent surtout le quartier "Anagokomé".

(5) Villes où la dégradation du patrimoine bâti est beaucoup plus grave qu'à Lomé.

La dernière source extérieure de l'architecture loméenne, c'est l'héritage du style néo-classique anglais, qui a connu un grand épanouissement au début du XXème siècle dans l'actuel Ghana et qu'apprécient surtout les familles qui en sont originaires. On n'y retrouve plus les raffinements décoratifs caractéristiques du style baroque ; c'est la forme même des constructions qui s'anime, qui s'articule en des jeux de volumes complexes, dont les toitures se recoupent en angles droits successifs. On orne volontiers les façades de colonnes (systématiquement ioniques en Gold Coast, plus modestes à Lomé) et les balcons ou les acrotères de balustrades en colonnettes, très typiques de l'époque : un art plutôt de force et de majesté, mais non sans humour lui aussi (6).

A vrai dire, la coupure entre les deux styles ne pouvait être totale, car c'était, selon toute vraisemblance, les mêmes artisans, les mêmes maîtres d'oeuvre qui en assuraient la construction : ils ne pouvaient oublier leurs acquis, ni ne pas se laisser influencer par des trouvailles nouvelles qui leur plaisaient.

Se développe donc aussi une architecture éclectique, une synthèse loméenne qui se libère des modèles pour faire éclater son inventivité. Riches ou modestes, vieux citadins côtiers ou nouvelles familles issues de l'intérieur et promues grâce à la scolarisation (7) vont couvrir Lomé de ces charmantes maisons, aux murs de briques assez épais pour maintenir la fraîcheur, avec des contreforts saillants qui rythment les façades claires par leurs couleurs plus vives (ocre, bois de rose), avec des volets en bois aux tons pastel (bleu-ciel ou gris), un toit de tôles à deux pentes et pignon -parfois joliment décoré, parfois simplement en marches d'escalier- ou à quatre pentes, ornées quelques fois de mansardes... Un mur encercle la parcelle, qu'un porche, monumental ou fantaisiste, ouvre sur la rue, souvent par une belle porte dont la marqueterie de bois fait jouer les carrés ou les losanges...

L'entre-deux-guerre est donc une époque de grande activité pour la construction populaire loméenne, comme l'indiquent les dates (8) inscrites sur les frontons ou sur les porches (il en reste une trentaine, dont les années médianes sont 1935-38 ; la tradition s'en perd après 1950). C'est alors que les clôtures végétales ou bricolées avec des matériaux de récupération (dont se plaignaient les témoignages des premiers administrateurs coloniaux) sont remplacées par des murs de briques, à l'instar des concessions commerciales et des domaines

(6) Que l'on retrouve également après la seconde guerre mondiale (~~à Lomé~~ à l'imitation des modèles ruraux ghanéens) dans les campagnes qui s'enrichissent alors des hauts cours du café et du cacao : le long de la route de Kpalimé à Atakpamé, en particulier.

(7) Aucun, dans notre échantillon, n'a construit avant 1935.

(8) Cette pratique de dater les bâtiments est, là encore une particularité de Lomé, qu'on ne retrouve guère à Aného, Ouidah ou Cotonou.

religieux de l'époque allemande. Les porches, jusqu'alors assez stéréotypés, se débrident en une multitude de formes originales, tantôt exubérantes, tantôt solennelles, parfois submergées de fleurs de bougainvillée... Un art de bâtir tout de gaité, d'humour, d'élégance : une délectation aujourd'hui pour l'oeil qui sait voir et apprécier.

Assez paradoxalement, la crise économique des années 1930, très violente dans une ville qui vivait toute du commerce international, coïncide avec l'apogée de la construction, en qualité comme en quantité, ainsi qu'en témoigne un rapport du mois de mai 1933 qui signale que : *"il existe actuellement 53 bâtiments en cours de construction, contre 4 ou 5 en temps normal. Ces travaux occuperaient environ 500 manoeuvres"* (9). Faute de pouvoir continuer à investir dans le commerce ou les plantations, on se replie sur la construction (10), dont la valeur symbolique se développe, au point que, de nos jours -c'est là l'une des grandes originalités sociales de la ville de Lomé-, il y a une assimilation très forte entre l'homme et sa maison, son "chez", l'oeuvre de sa vie, qu'il lègue ensuite comme héritage intangible à ses héritiers.

Après la seconde guerre mondiale, où Lomé prend son essor, un style plus homogène s'impose aux maisons de qualité : abside latérale semi-circulaire (alors qu'on la préférait à pans coupés), jeux de volumes et de formes de béton brut typiques des années 1950, à la Auguste Perret...

Ce style restera le modèle loméen jusqu'aux années 1960-1970, où intervient une brutale mutation dans l'art de bâtir : la brique disparaît, remplacée dans une proportion écrasante par le parpaing de ciment. La cause première en est sans doute la disparition -par leur lotissement pour une ville en pleine expansion spatiale- des vastes cocoteraies qui cernaient la ville ancienne, dont les sous-produits offraient aux briqueteries de Tokoin un combustible quasiment gratuit : cuites au mazout, les briques deviennent beaucoup trop chères. Les maçons ont sans doute aussi apprécié l'économie de travail que permet le grand parpaing, et le snobisme de la modernité a certainement aussi joué son rôle dans cette mutation technique d'une exceptionnelle rapidité.

Depuis, les constructions ordinaires ont tendances à aligner leurs mornes "maisons-wagons", dont il est même rare qu'un crépis veuille bien cacher la triste grisaille. Par contre, les villas prestigieuses recherchent (paraît-il à la suite de modèles brésiliens contemporains) les formes les plus compliquées possibles, les angles arrondis, les colonnes en demi-lune... : un luxe ostentatoire bien éloigné de la sobre élégance des réalisations d'autrefois. Mais c'est là affaire de goût personnel : l'avenir jugera.

(9) Rapport général de l'inspecteur des Colonies Valentin Cazaux (Archives Nationales de France, Section Outre-Mer, dossier Togo Aff. Pol. 621).

(10) Parmi les dates de construction sûres obtenues par nos enquêtes, 15 s'échelonnent entre 1920 et 1933, 20 entre 1935 et la seconde guerre mondiale (dont 11 en 1935-37). Une dizaine d'autres sont des "années 1930" sans précision.

Ces vieilles demeures, majestueuses ou modestes, sont encore au coeur de la vie : le centre-ville de Lomé n'est pas un musée en plein air. A part quelques exceptions, comme la maison maintenant louée par l'administration municipale ou celle de la LONATO, elles sont pour la plupart encore habitées par les descendants de leur fondateur : elles gardent leur rôle fondamental de point de ralliement, de coeur visible d'une famille. De cette vie qui les baigne, témoignent sur les photos le linge qui sèche, les étals de revendeuses, les autos qui passent, et les fils électriques, ces obsédants fils électriques qui strient partout le ciel de la ville dès qu'on lève le nez... Ce que montrent ces photos, ce ne sont pas des épures d'architectes : ce sont les maisons des hommes ; et c'est ainsi qu'il faut les aimer.

On ne saurait cependant admettre sans révolte la lente dégradation du patrimoine hérité des vieux Loméens et, à terme, son remplacement par des bâtisses banales, interchangeable, sans grâce, sans vie, sans âme (sans gains de confort non plus).

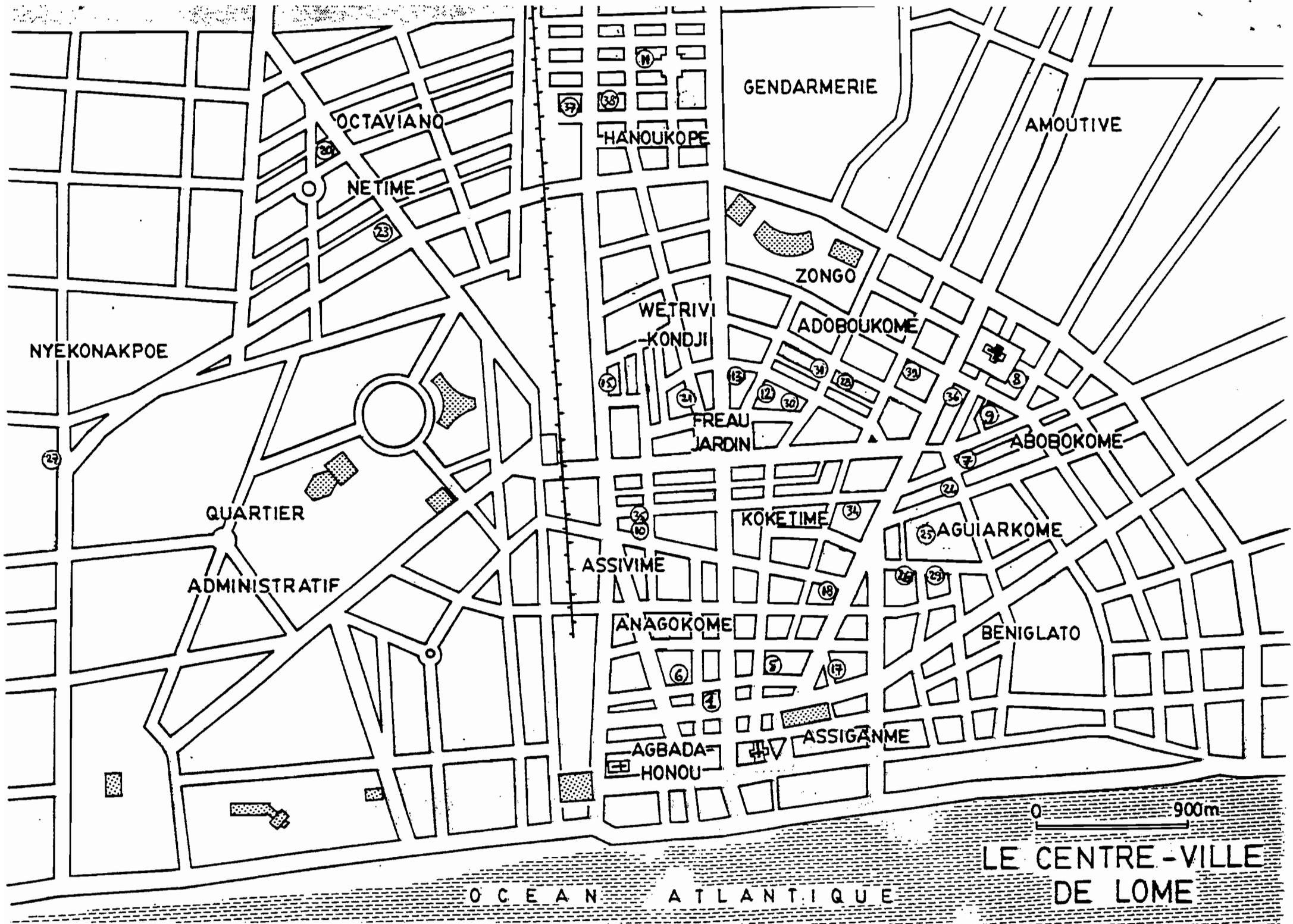
L'indifférence surtout, la pauvreté parfois, encore plus les blocages nés fréquemment de l'héritage en indivision (s'il faut mettre d'accord trente personnes pour planter un clou, on ne plantera jamais le clou) font qu'aujourd'hui ces merveilles se délabrent, et rapidement : en un an d'observation, on a vu ici un porche être détruit, là une porte en marqueterie remplacée par un bête portail métallique, ailleurs des mansardes supprimées, et même certaines maisons rasées... Tel toit laisse passer la pluie ; tel autre, éventré, ne protège plus rien ; telle belle boiserie est secrètement dévorée par les termites ; ou bien, ce sont les motifs en stuc qui s'effritent petit-à-petit ; de-ci de-là, des constructions parasites dévorent l'oeuvre vive... Ce n'est pas seulement certains bâtiments qui sont en péril, c'est surtout un ensemble, une harmonie de formes et de couleurs, qui est menacée.

Il faut agir, et vite : tout retard dans la restauration se traduira par des progrès dans le délabrement, donc par des coûts de plus en plus élevés.

De cette nécessité d'une intervention de sauvegarde, les pouvoirs publics togolais sont bien conscients, qui viennent de promulguer la loi du 23 novembre 1990 sur la protection du patrimoine national. Mais celle-ci restera lettre morte si elle ne rencontre pas l'adhésion de l'opinion publique, si tous les Loméens ne prennent pas eux aussi conscience de la valeur de leurs trésors, s'ils ne se mobilisent pas, chacun et tous ensemble, pour maintenir cet héritage de beauté et d'authenticité -aussi vital que le pain quotidien- et pour le léguer intact, revivifié, à l'avenir.

Cet album se veut l'un des éléments de cette nécessaire prise de conscience de tous : à admirer ces photos, à se délecter de leur beauté, de leur diversité, puisse chacun des lecteurs se laisser gagner à son tour par la grâce du vieux Lomé, s'en remplir de joie l'oeil et le coeur. Puisse-t-il l'aimer, et se mobiliser pour le défendre.

Yves / MARGUERAT
(ORSTOM)



NYEKONAKPOE

OCTAVIANO

NETIME

GENDARMERIE

AMOUTIVE

HANOUKOPE

ZONGO

WETRIVI

KONDJI

ADOBOUKOME

FREAU JARDIN

ABOBOKOME

QUARTIER

ADMINISTRATIF

ASSIVIME

KOKETIME

AGUIARKOME

ANAGOKOME

BENIGLATO

AGBADA HONOU

ASSIGANME

0 900m

LE CENTRE-VILLE DE LOME

OCEAN ATLANTIQUE

Marguerat Yves

L'architecture populaire ancienne à Lomé

ORSTOM, Lomé, 1991 : 7 p. multigr.